

# L'empowerment, au risque de l'hypocrisie

« La véritable hypocrisie est celle de l'angélisme qui volatilise l'obstacle »

V. Jankélévitch

Thierry Trémine

Rédacteur en chef  
de *L'Information psychiatrique*



© Th. Trémine

Au conseil municipal de Paris, répondant à des élus qui s'inquiétaient des coupes dans les budgets sociaux que le regroupement d'hôpitaux parisiens dans un GHU « Paris-psychiatrie et neurosciences » entraîne, l'adjointe au maire chargée des questions sociales leur répond :

« Enfin, et je vais mettre l'accent sur ce point, c'est aussi une manière de favoriser « l'empowerment » des patients et de faire que le patient soit vraiment au centre de son parcours, à la fois en ville et à l'hôpital, ce qui est encore problématique en matière de soins, mais en particulier en matière de soins psychiatriques. »

Miracle : l'obstacle s'est volatilisé ; il fallait juste un mot.

Comprenez qui pourra ; d'ailleurs, comprendre est inutile et même ringard. L'important est d'avoir trouvé un mot magique, un mot qui cloue le bec à l'interlocuteur qui ignorait les *schibboleths* circulants, notamment ceux qui se réfèrent à la volonté proactive de l'usager, toujours partant pour devenir un puissant décideur, un manager avisé des répartitions hospitalières. L'adjointe aurait pu choisir un autre mot magique de la vulgate techno avec un succès sans doute similaire ; par exemple inclusif ou décideur, etc.

Venu d'outre-Atlantique à travers notamment les mouvements féministes, l'empowerment fut en France un mouvement d'appropriation citoyenne dans les banlieues, les « quartiers » (qui n'ont pas encore trouvé quant à eux de terme anglo-saxon pour les nommer, c'est dire leur déshérence !) ; l'empowerment est apparu face à l'absence, la faillite ou l'abandon de la puissance publique. En psychiatrie, il a accompagné un mouvement d'émancipation des patients contre ce qu'ils jugeaient être des attitudes paternalistes (ou maternalistes !) et pour la reconnaissance d'un savoir d'expérience. Puis il est devenu un topos condescendant, un lieu commun mis à toutes les sauces et valable pour tous.

Empowerment est devenu un de ces mots magiques qui renvoie l'individu au management de lui-même. Alors qu'au départ, l'empowerment était une démarche collective qui signifiait la prise en main de son destin par une communauté ou un groupe social, il va vite devenir une antienne néolibérale illustrée par le fameux « il suffit de traverser la rue », s'adressant non plus à un groupe mais à un individu supposé fainéant et assez infantile pour que le DRH l'incite à aller voir de l'autre côté du pavé s'il y est. L'empowerment serait alors une solution facile à « l'empourrissement » des politiques publiques. Il faut d'ailleurs se rappeler qu'en tant qu'appropriation collective il répondait à deux préalables : l'absence de politique publique – en dehors de l'oubli ou de la violence – et la constitution offensive de communautés politiques.

Nous avons appris difficilement à nous méfier des « purismes », qu'ils tiennent au neuronal, au signifiant, à l'événement ou au sociétal, tous ces raccourcis vers une totalité qui tendent à faire de nous parfois des farceurs, des athlètes du bon mot, des camelots de la théorie voire des « Mesmer » qui soulèvent les foules ou les amphes autour des baquets langagiers miraculeux. Cela nous a rendus méfiants vis-à-vis des facilités de vocabulaire qui éludent les questions véritables, notamment les pathologies résistantes au « bon mot ». Les facilités journalistiques et la vidéo sphère se jettent facilement sur les « ismes » de passage ou les vocables anglomorphes ronflants pour produire des effets de mode, un vacarme médiatique ne dépendant

**Correspondance** : Th. Trémine  
<thierry.tremine@jle.com>

parfois que de l'aspect brumeux d'un mot, repris par les *spin doctors*, le *main stream* et le *storytelling* politique.

Soyons clairs : les mots flapis en « té » fraternité, égalité, solidarité, liberté, etc., sont au regard du « *self help* » des pourvoyeurs d'émotions négatives et collectives et n'entraînent chez l'individu sommé de s'« empowermenter » qu'un ratio de puissance médiocre.

Comme dans tous les dérivés du « bonheurisme » et du *self hood*, il suffit de vouloir et de trouver en soi toutes les ressources nécessaires, et tant pis pour ceux qui n'y arrivent pas. Le vocabulaire est très souvent managérial ou issu du marketing. Le monde de l'entreprise en tient un nombre considérable à notre disposition : embarquer les clients, impacter les cibles, faire de la comitologie, du *testing*, de l'*alerting* proactif, du *benchmarking*, du *build* et du *run* etc. Une « *pizza team* » est parfois nécessaire pour s'y retrouver.

Une des grandes farces du néolibéralisme est d'avoir su s'accoler quelques éléments de langage pris dans le panier humaniste pour accompagner son darwinisme social dans une pression culpabilisante sur l'individu. Hartmann et Honneth ont consacré une étude à ce phénomène où des idéaux ont été transformés « en une culture de désolidarisation et de mise sous tutelle », de par l'effacement néolibéral entre l'économie et la culture<sup>1</sup>.

On peut user tout son soûl d'un mot si peu traduisible qu'il couvre jusqu'aux bonnes consciences ; mais gare au réveil, lorsqu'il n'apparaît n'être qu'un mot fatigué, ambigu et même accusateur ; un bouton cutané sur une peau malade de la lèpre : l'« empouurrissement » de la psychiatrie publique et plus largement des solidarités dans le capitalisme actionnarial.

Il est plus prudent de choisir des mots simplement accessibles et traditionnels, comme « autonomie », « accompagnement ». Ils permettent de rester dans un cadre collectif et citoyen et même une histoire accessibles à tous, y compris au patient, au lieu de s'en remettre à des mots et concepts pollués par l'agir économique qui a créé un lexique universel où chacun doit répondre seul de la responsabilité de sa vie, soit-il malade.

T.T

---

<sup>1</sup> Axel Honneth. *La société du mépris*. Paris : La Découverte. 2008.